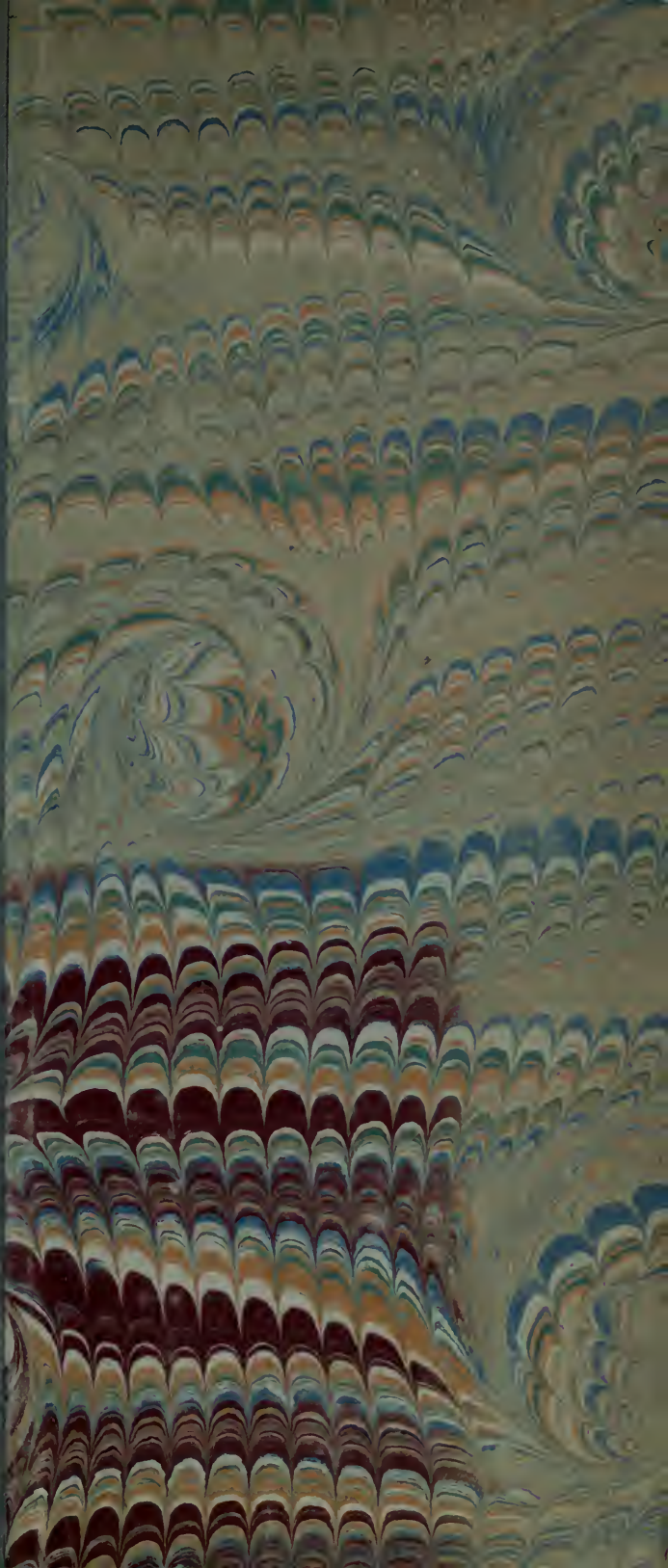


RIS (VIe)
ENTE DE LIVRES
& MODERNES
US GENRES.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesremontrancesd00belluoft

B4398r

LES

REMONTRANCES DU PARTERRE,

OU

LETTRE D'UN HOMME QUI N'EST RIEN,

A TOUS CEUX QUI NE SONT RIEN.

Jean François

PAR [M.] BELLEMARE,

CI-DEVANT JÉRÔMÈ LE FRANC.

QUATRIÈME ÉDITION.

CHEZ PILLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE CHRISTINE, N° 5.

1814.

179227.
5.4.23.

BDF

LES

REMONTRANCES DU PARTERRE,

OU

LETTRE D'UN HOMME QUI N'EST RIEN,

A TOUS CEUX QUI NE SONT RIEN.

MESSIEURS,

Vous n'êtes ni de l'ancienne ni de la nouvelle noblesse ; je n'en suis pas non plus. Vous n'avez point acheté de biens nationaux ; je n'en ai pas acheté non plus. Vous n'avez point d'emplois ; je n'en ai pas non plus. Ainsi nous avons l'air vous et moi d'être tout-à-fait désintéressés dans ce qui se passe. Eh bien! détrompons-nous. Il y a une chose qui nous intéresse tout autant que les nobles, les acquéreurs de biens nationaux et les gens en place ; c'est la guerre civile. Or, il n'y a pas grande apparence que nous puissions y échap-

per, si ceux qui sont quelque chose ne sont pas sages.

Vous savez, comme moi, que notre nation est d'une légèreté qui approche de la folie. Quand elle n'est pas dans un excès, on est toujours sûr de la trouver dans l'excès contraire. Quand elle n'aime pas éperdument les gens, elle les persécute; les idoles qu'elle cesse un moment d'adorer, sont, l'instant d'après, brisées avec fureur et traînées dans la boue. Du délire de l'amour aux emportemens de la haine, de la louange à l'injure, de l'admiration au mépris, elle passe avec une facilité qui ne se dément jamais, et dont les hommes même qui la gouvernent sont toujours surpris.

Si ces traits de caractère n'appartenaient qu'au petit peuple, le gros de la nation s'en justifierait comme il pourrait. Mais malheureusement on les trouve encore plus dans les salons que dans les boutiques, à l'Institut qu'à la Rapée, et parmi les gens qui sont quelque chose que parmi ceux qui ne sont rien. Lisez, comme moi, les quarante libelles qui naissent et périssent, chaque matin, à Paris, vous verrez que la plupart de ceux qui les ont faits sont des gens dotés par Bonaparte, et pavoisés de

rubans rouges et bleus. Vous croyez peut-être qu'ils n'ont en vue que de les faire échanger contre d'autres. Non, Messieurs, ils veulent faire ajouter des pensions à leurs pensions, des rubans à leurs rubans, les faveurs de la cour de Louis XVIII aux faveurs de la cour de Bonaparte. Laissez-les faire ; ce sont des gens qui savent vivre, et qui resteraient cent ans au milieu des révolutions et des guerres civiles sans y attraper une égratignure.

Quand l'ancienne noblesse française se cachait ou fuyait le champ de bataille de la révolution, moi, qui n'étais pas obligé d'y être, j'y combattais à leur place, et j'en ai été raisonnablement puni. Je ne vous fais cette observation, Messieurs, que pour vous faire sentir que je ne tiens, par aucun lien, à la cause de la révolution ni à celle de Bonaparte, et qu'ainsi j'ai, comme vous, le droit de critique et de contrôle sur tout ce qui se passe.

Le système de diffamation adopté contre Bonaparte couvrirait notre nation du mépris dont on croit le couvrir lui-même, si elle pouvait être censée participer à ces infamies. Les Français sacrifient souvent beaucoup au plaisir de rire ; mais ils ont du goût en ce genre, et ils savent bien qu'un homme dans

l'abîme de l'adversité ne peut être l'objet d'aucune bonne plaisanterie. Quand Bonaparte était tout-puissant, ils ont fait contre lui des épigrammes, des chansons malignes; ils ont dit des bons mots qui ont fait fortune dans les salons et qui ont filtré dans le monde. Mais ils n'ont point, en cela, commis de lâchetés, parce que c'était une guerre d'esprit et d'opinion qui pouvait n'être pas sans danger.

Quelques écrivains courageux ont résisté aux séductions de son règne et à ses faveurs. Ils lui ont refusé de l'encens et marqué de l'opposition; d'autres sont restés constans dans leurs vœux, et inébranlables dans leur fidélité pour les Bourbons. Que ceux là jouissent du droit qu'ils ont acquis; l'opinion publique n'a point à sévir contre eux.

Mais qu'après avoir rampé pendant vingt ans dans tous les vestibules de la révolution, dans les antichambres des ministres et à la porte de leurs commis; qu'après avoir fait servir tous les journaux, tous les théâtres, toute la poésie, toute la peinture et tous les arts de la France à célébrer les talens militaires et administratifs, la gloire et les grandeurs de Bonaparte; qu'après l'avoir présenté sous tous les aspects à l'admiration de

l'univers et aux adorations de notre nation; qu'après nous avoir étourdis si long-tems de leurs poëmes, de leurs odes, de leurs chansons et de leurs pièces de théâtre; qu'après avoir gagné à ce métier des cordons, des portraits enrichis de diamans, des places et des pensions; qu'après une si longue suite de bassesses non interrompues, les mêmes hommes à qui ces observations s'appliquent viennent écraser de leur tardif coup de pied ce lion mourant, qu'ils ont tant et si long-tems caressé, il n'y a pas seulement de la contradiction dans cette conduite, il y a de l'infamie, de la bassesse et de la lâcheté. La famille des Bourbons ne s'y trompera pas plus que nous. En recevant de ces hommes là, pour tout encens, les injures grossières qu'ils vomissent contre Bonaparte, elle saura porter sur eux un juste jugement; elle ne verra dans leurs empressemens et leurs courtoisies, que ce que nous y voyons nous-mêmes: de l'esprit de calcul, des vues d'intérêt, de petites ambitions que le prédécesseur n'avait pas tout-à-fait satisfaits. Ce sont des femmes de mauvaise vie qui appartiennent aux premiers venus, et qui pour tromper le dernier arrivant, ne font que changer de toilette.

Comme nous autres, Messieurs, nous n'avons, Dieu merci, personne à tromper ni aucunes prétentions à faire valoir, nous aurions beaucoup de plaisir à rester indifférens sur toutes ces choses là ; mais malheureusement elles ont des conséquences qui nous regardent et qui arrivent jusqu'à nous. Ne sommes-nous pas intéressés, en effet, à ce qu'il n'y ait pas de guerre civile en France ; à ce que le feu des passions ne se rallume pas au milieu de nous ; à ce que nos princes connaissent bien nos opinions et nos sentimens pour qu'ils les ménagent ; à ce qu'ils se pénètrent bien de notre position et de nos intérêts, pour qu'ils n'agissent pas en sens contraire ; à ce que tous les amours-propres soient convenablement ménagés, pour que l'irritation ne les gagne pas ; à ce que les souverains étrangers ne prennent pas une trop mauvaise idée de notre jugement et de notre caractère?

Eh bien ! Messieurs, on a jusqu'à présent agi en sens contraire de tous ces intérêts. Les mêmes écrivains qui, dans la vue d'accrocher des tabatières enrichies de diamans, des pensions, des rubans d'ordres étrangers ou nationaux, représentent aujourd'hui Bonaparte comme un aventurier méprisable, comme un

charlatan qui n'avait en France aucune ressource, ni dans l'opinion publique ni dans la bonne volonté de la nation, insultent grossièrement les souverains étrangers, et trompent le nôtre. Les premiers, sur la foi de nos journaux, de nos poètes et de nos orateurs, n'ont pas dédaigné d'employer toutes les forces de l'Europe à l'abaissement de ce prétendu aventurier. L'un d'eux l'avait encore placé plus haut dans son estime, en l'associant à l'illustration de sa dynastie et de sa maison. Dire maintenant aux illustres chefs des peuples de l'Europe, quand ils arrivent à Paris dans tout l'appareil de leur puissance, que notre nation tout entière était l'ennemie de Bonaparte ; qu'ils n'ont marché que contre un fantôme ; que celui qu'ils avaient cru un géant, un colosse, n'était qu'un méprisable comédien, un aventurier sans moyens et sans ressources, c'est n'offrir à ces puissans monarques et aux compagnons de leurs travaux qu'une fable de dérision, telle que celle de la montagne qui accouche. C'est, d'ailleurs, les priver de la gloire qu'ils ont pu attacher à le vaincre. Dire également à nos princes qu'ils ont laissé occuper leur trône par un chevalier d'industrie et un homme

de boue ; qu'ayant pour eux la justice de leur cause, l'appui de toutes les puissances, et le cœur de toute la nation, ils ne s'étaient cependant pas trouvé en état de ressaisir leur patrimoine envahi, et de disputer les palais de leurs pères à un ambitieux usurpateur, c'est leur faire le compliment le plus absurde et le plus gauche ; c'est leur adresser une satire injurieuse et mortifiante.

Nous, Messieurs, qui ne sommes rien, pas même des flagorneurs, nous nous montrerons plus sincères. Notre infidélité envers la famille des Bourbons était pleinement consommée. Si l'on excepte un petit nombre d'hommes constans qui gémissaient en secret, et qui minaient sourdement la domination de Bonaparte par leurs réflexions et leurs conseils, notre nation avait complètement oublié la famille de ses Rois. On ne lui conservait qu'un intérêt vague de sensibilité. On ne savait ce qu'elle était devenue, et on ne s'occupait presque plus de le savoir. En cela nous mettions le comble à nos injustices ; car elle ne nous avait jamais fait de mal, et nous lui en avions fait beaucoup ; mais il est vrai de dire que Bonaparte avait amené à lui toutes les idées. Presque tous nos intérêts s'étaient

fondus dans les siens. Il avait eu l'art de nous attacher à sa bonne comme à sa mauvaise fortune. Il nous tenait, nous enlaçait par tous les côtés. Il avait séduit les grands comme le vulgaire. Les personnages les plus considérables le servaient dans ses antichambres. Les plus grands potentats s'unissaient à lui, les uns par les liens de la politique, les autres par les liens du sang. Les papes venaient du fond de l'Italie reconnaître son pouvoir et consacrer ses usurpations. Toutes les nations, principalement la nôtre, roulaient dans la sphère immense de son ambition et de sa puissance. Dans cet étourdissement général des esprits, personne ne songeait aux Bourbons, personne ne leur offrait ni bras, ni secours, ni souvenirs. Tout le monde était à genoux devant leur ennemi pour l'adorer, pour lui demander de la fortune et des honneurs.

Qu'on ne vienne donc pas, par de trompeuses flagorneries, démentir toute sa conduite passée et tous les sentimens qu'on a eus. Que nos princes ne s'y trompent pas. Les adulateurs qui les enveloppent dans ce moment ont tous plus ou moins adoré le veau d'or ; ils n'ont plus à offrir que les restes de l'encens qu'ils n'avaient pas encore brûlé de-

vant leur idole. Toutes ces mille voix qui saluent le retour des Bourbons, n'ont pas salué avec moins de transports la naissance de cet enfant qui paraissait destiné à les repousser encore plus loin du trône.

Ce ne sont donc point nos mérites qu'il faut énumérer, c'est une confession générale qu'il faut faire ; ce ne sont point des récompenses qu'il faut demander, c'est l'oubli du passé. Notre nation tout entière a été travaillée par une fièvre ardente. Pendant sa maladie, elle a tout méconnu, tout renversé. Elle a vu du même œil le juste et l'injuste, et elle s'est attaquée indistinctement, sans choix comme sans scrupule, à tout ce qui contrariait son état d'effervescence. Dans son délire, elle a fait des choses prodigieuses ; elle a soulevé d'énormes fardeaux, renversé des colosses, inquiété ses gardiens, attaqué ses voisins, remué l'Europe.

Elle n'était point encore sortie de cet état de souffrance et de fureur, lorsqu'un homme habile et ambitieux est venu régulariser nos efforts, et combiner à son profit tout ce que la fièvre nous avait laissé de forces. Du besoin que nous avions de consacrer ce qui était fait, et d'assurer l'impunité de nos fautes, il

a su tirer un grand parti. Il a pris et laissé les choses dans l'état où il les avait trouvées. S'il ne s'était pas présenté avec une amnistie générale à la main, et avec un pacte de paix intérieure qui réglait tous les intérêts, il n'aurait pas réussi ; s'il n'avait rouvert les portes de la France à ceux qui en étaient sortis que pour leur permettre la guerre civile, il n'aurait pas réussi ; s'il avait remis toutes les prétentions, toutes les vengeances et tous les intérêts en présence les uns des autres, il n'aurait pas réussi ; s'il avait armé les prêtres et les émigrés contre les possesseurs actuels de leurs biens, il n'aurait pas réussi ; s'il avait entrepris de remplacer la philosophie et les lumières du dix-huitième siècle par les idées du treizième ; s'il nous avait amené avec lui tous les capucins, tous les frères mendians et ignorantins de l'ancien tems, il n'aurait pas réussi. Son habileté consista principalement à bien saisir et à respecter l'état de choses qu'on plaçait sous sa garantie. Sans cela les Français étaient déjà tellement las de révolutions et d'incertitudes, ils étaient déjà tellement fatigués de la crise qu'ils venaient de supporter, que dès-lors ils auraient certainement préféré le règne paisi-

ble et éprouvé des Bourbons, aux chances d'un régime inconnu qui ne les rassurait que sur le point de la guerre civile. Cela est si vrai qu'il est tombé le jour où il a commencé à inquiéter et à compromettre toutes les existences.

Puisque nous ne sommes rien, Messieurs, et que nous ne voulons être rien, nous n'avons le droit, ni vous ni moi, de donner des conseils à nos princes. Nous observons seulement entre nous autres, qu'il s'est passé bien des choses, élevé bien des intérêts et des prétentions, allumé bien des passions depuis l'époque où nous avions déjà besoin d'un homme qui nous reçût avec l'oubli total du passé, et qui prît le gouvernement les yeux fermés.

J'entends parler de noblesse ancienne et de noblesse nouvelle; d'illustrations héréditaires et d'illustrations acquises; du clergé du Pape et du clergé de Bonaparte; de la magistrature telle qu'elle était autrefois et de la magistrature telle qu'elle est à présent: ces seules distinctions me font frémir; car encore une fois, j'ai mon intérêt, comme vous, Messieurs, à ce qu'il n'y ait pas de guerre civile en France. Or si les dangereux

conseillers qui cherchent à s'emparer de l'opinion publique continuent à faire distinguer en France deux sortes de noblesse, deux sortes d'illustration, deux sortes de celrgé, deux sortes de magistrature, deux sortes de propriétés, il faut désespérer du rétablissement de l'ordre et de la paix intérieure.

Le plus beau caractère de notre nation est incontestablement l'esprit militaire qui la distingue. Elle a porté la gloire des armes au plus haut point d'élévation. La noblesse nouvellement acquise dans cette carrière est le prix de tant de sang et de si grands travaux, elle coûte si cher à ceux qui l'ont obtenue, qu'ils doivent y être attachés à la manière dont les mères sont attachées aux enfans qu'elles ne mettent au monde qu'à force de douleurs et de dangers. Chacun des braves qui survit, comme par miracle, à la destruction de nos armées et aux faibles chances de cette fatale tontine, croit, avec raison, avoir des droits à la reconnaissance publique. Dans sa propre opinion, il donne à son courage et à ses services une valeur qu'il serait aussi injuste que dangereux de contester. Des ménagemens sont dus à son amour-propre. Les lui refuser,

ce serait l'irriter et lui inspirer la pensée de se replacer au niveau habituel de son courage. Le même genre d'amour-propre nous domine tous. Il y a dans notre nation six cent mille soldats redevenus citoyens qui ont porté les armes pendant le cours de la révolution. Aucun d'eux ne croit avoir pour cela mérité des reproches. Qu'on ne les représente point comme des soldats de guerres civiles, dont le courage n'a servi qu'à prolonger les diverses tyrannies qui se sont succédées, et à faire méconnaître plus long-tems les droits de nos princes : la plupart de nos guerriers ne comprennent rien à ces questions politiques. C'est la France qu'ils ont toujours entendu servir, sans examiner la couleur de ses bannières. Il en est de même de la magistrature et du clergé. Les prêtres et les magistrats qui se sont soumis à l'influence du règne de Bonaparte n'ont point pour cela cessé d'être bons Français. Leur reprocher d'avoir été des rebelles, c'est vouloir entamer avec eux une guerre civile ; car leur amour-propre ne souffrira pas ces reproches, ou du moins ils exigeront qu'on les fasse partager à tous les souverains de l'Europe, même à celui de Rome, qui tous ont légitimé par leurs dé-

marches, leurs actes et leurs ambassadeurs; la conduite du peuple français.

Si j'insiste avec vous, Messieurs, sur ces observations, c'est pour nous tenir ensemble bien en garde contre les faux interprètes de l'opinion publique; contre les écrivains intrigans qui cherchent à faire tourner les idées de la cour au gré de leurs prétentions et de leurs intérêts; contre ces hommes hypocrites en religion et en politique, qui croient se faire un mérite aux yeux de nos princes, du mépris et de la nullité auxquels le règne de Bonaparte avait condamné leur orgueil et leur ambition. A force de montrer les choses comme elles ne sont pas, ils pourraient égarer les esprits et faire prendre de fausses directions à ceux qui ont certainement l'intention de nous préserver de la guerre civile.

Vous et moi, Messieurs, nous voulons de bon cœur et de bonne foi le rétablissement des Bourbons. Nous savons tous que leur règne ne saurait être ni aussi dur, ni aussi dispendieux, ni aussi fatigant que celui de Bonaparte. Nous sommes persuadés qu'ils gouverneront avec sagesse, avec justice et modération, et qu'ils cicatriseront une partie de nos plaies. Nous avons des infidélités à expier à

leur égard. Mais telle est la confiance que nous avons dans leur bonté héréditaire, telle est la sincérité des sentimens de repentir et de justice qui nous ramènent vers eux, que personne ne leur a cherché, ni autour de soi, ni dans le lointain, aucuns compétiteurs, et qu'ils sont paisiblement remontés sur le trône de leurs ancêtres sans qu'une seule goutte de sang ni une seule larme aient été versées. Nous n'avons point eu cette méfiance que les Anglais ont montrée dans un cas semblable, où, pour terminer leurs discordes civiles, ils allèrent chercher, sur le continent, un prince étranger à toutes leurs dissentions, et finirent ainsi la querelle de deux dynasties, en prenant un nouveau souverain en dehors de toutes deux.

C'est parce que nous voulons de bonne foi que les Bourbons se rétablissent et se maintiennent sur le trône de France, que nous devons désirer qu'ils n'écoutent pas les conseillers stupides ou perfides qui les pressent d'être l'ame d'un parti plutôt que les pères de toute la nation, de démolir l'ouvrage qu'ils trouvent fait, et d'attaquer les idées qu'ils trouvent établies, au risque de rallumer les passions, d'enflammer et d'aigrir les amours-propres, et de répandre dans les esprits une

méfiance générale dont les conséquences seraient incalculables.

Ce sera certainement la faute de ces hommes-là si la nation se trouve encore une fois égarée, remuée, poussée au trouble ; et il ne tiendra pas à eux que ce malheur n'arrive bientôt. Les imprimeries et les rues de la capitale sont infestées de leurs niaiseries et de leurs obscurantes doctrines. Les boutiques sont tapissées de leurs libelles et de leurs constitutions. A aucune époque de la révolution l'on n'a vu l'opinion publique travaillée avec plus d'acharnement et de stupidité. L'un demande la constitution de la Turquie. L'autre veut qu'on retrouve tous les capucins et tous les frères mendians pour les mettre à la tête des affaires. Un troisième prouve que, par cela seul que le Roi est remonté sur le trône, les parlemens, le châtelet, les dîmes, les couvens, les ordonnances de Charles IX et de Louis XI sont également rétablis, et que tout le monde se trouve, de plein droit, rajeuni de vingt-six ans. Un autre s'étonne que le clergé ne soit pas encore rentré dans ses biens, et le Pape dans ses annates. Tous demandent humblement la permission de n'être plus que des ilotes ou des mamelouks. Presque tous

s'accordent à dire qu'il ne faut plus donner de constitution à la France, parce que ce mot réveille l'idée de la liberté et le souvenir de nos agitations civiles.

Bonaparte, qui n'était pas plus libéral qu'un autre, en fait de concessions, nous avait cependant laissé deux fiches de consolation : le jury et la représentation nationale. Nos puristes actuels n'en veulent plus. Le jury est trop scrupuleux. Les chambres d'enquêtes et la torture leur paraissent plus expéditives et moins sujettes à des inconvéniens. Ils prévoient le cas où l'on voudrait éplucher un acquéreur de biens nationaux ou un soldat du 10 août, et où un jury se trouverait composé de complices.

Une représentation nationale de parlemens et de cours souveraines est, à leur gré, bien préférable à celle d'un sénat et d'une chambre législative. C'est une manière de voir comme une autre ; et il n'y aurait rien à dire à cela s'il s'agissait d'une chose qui fût à créer, et si la préférence que ces Messieurs réclament ne tenait pas à un système de renouvellement et de bouleversement général. Quant à la liberté de la presse, ils la veulent pleine et entière pour eux et leurs amis ; pour ceux

qui voudront flétrir ce qui s'est fait de grand et de glorieux pendant vingt-cinq ans, abaisser ce qui s'est élevé, et prouver à toutes les nations qu'elles ont eu tort d'admirer notre héroïsme et la gloire de nos armes. Les autres s'en passeront.

Heureusement le Roi sera moins royaliste que ces gens-là. Il a l'esprit trop cultivé et l'ame trop élevée ; ses études, son goût pour les sciences et les lettres l'ont mis en rapport avec trop d'hommes instruits, pour qu'il soit permis de craindre que son règne tende à faire rétrograder le dix-neuvième siècle. La guerre que l'on ferait de nos jours aux idées libérales, coûterait certainement plus cher à la France que la révocation de l'édit de Nantes ; et en tous cas, elle serait plus dangereuse pour ceux qui la déclareraient que pour ceux qui la soutiendraient.

Outre les six cent mille citoyens rentrés dans leurs familles, après avoir glorieusement servi comme militaires, nous en comptons encore cinq cent mille sous les armes. Plusieurs autres millions d'hommes ont participé de près ou de loin, par leurs opinions, leurs écrits, leurs emplois, aux événemens de la révolution et du règne de Bonaparte. Pres-

que tous ont de l'énergie et de l'élévation dans le caractère. Tous ces hommes qui se sentent grandis par les événemens et les idées du siècle, ne souffriront point qu'on se moque de ce qu'ils ont fait. Ils ne permettront point à un essaim de frelons et d'intrigans, de tourner en ridicule ni de réduire à néant, vis-à-vis de l'opinion publique, les divers rôles qu'ils ont cru bien jouer. Ils ne blâmeront pas ceux qui ont suivi d'autres routes; mais qu'on ne les blâme pas non plus.

La famille des Bourbons remonte sur le trône dans les circonstances les plus favorables. Le fléau de la guerre nous était devenu insupportable, et nous avions une soif ardente de la paix. La conservation de quatre cent mille hommes qui auraient encore péri cette année, est due au retour de nos princes; et ce début suffirait bien pour leur assurer notre affection et notre fidélité. Mais prenez garde, Messieurs, à un écueil que la niaiserie et la légèreté de nos libellistes ne leur ont point permis d'apercevoir. Ce Bonaparte si déchu se croit encore un colosse dans son île d'Elbe; nos rivaux, dans leur méfiance et leur inquiétude habituelle d'esprit, le tiennent en réserve comme un épouvantail qui

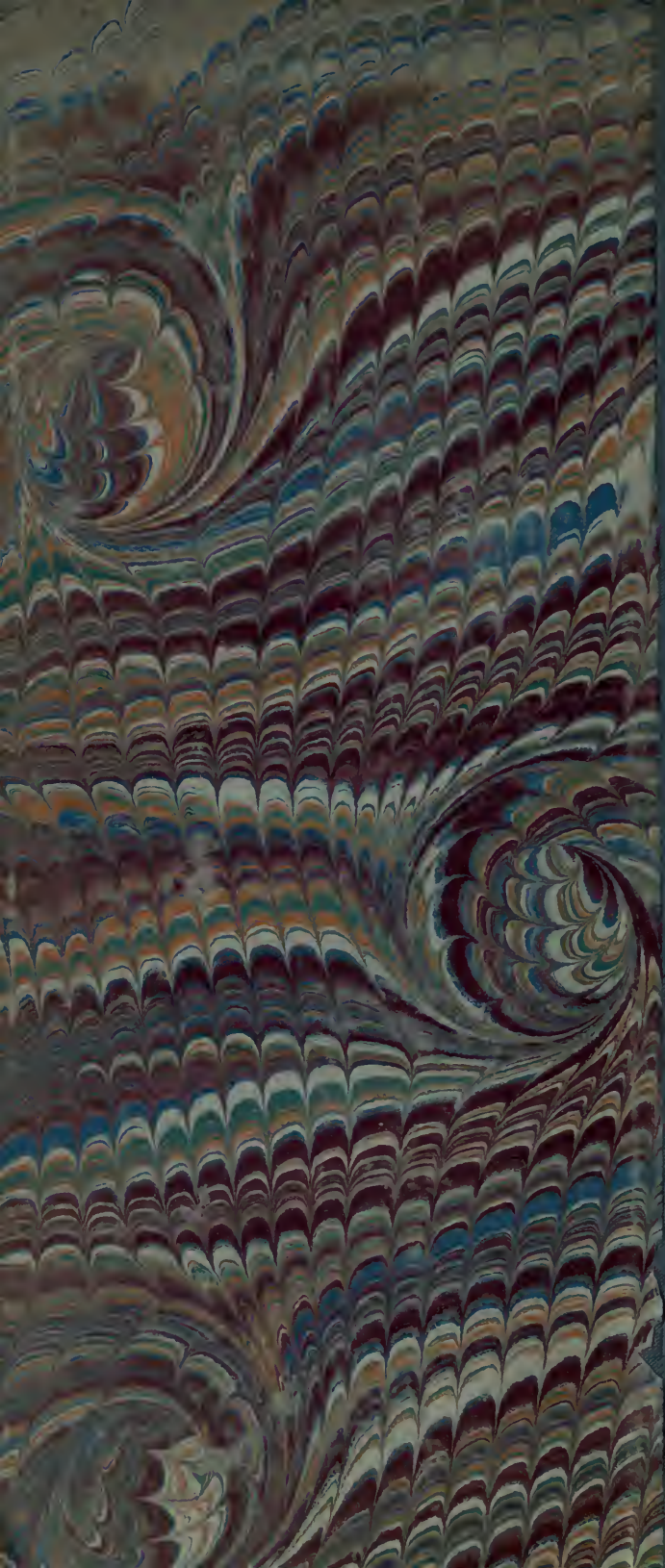
assiste merveilleusement leur politique, et dont ils sauraient faire usage contre nous si nous avions l'imprudence de nous diviser et de leur laisser découvrir une portion de nous qui ne fût pas rangée en bataille autour du trône. Nous n'avons qu'un moyen de le bien anéantir et de tromper les calculs de ceux qui le ménagent et le conservent si précieusement; c'est d'étouffer parmi nous tous les germes de la guerre civile; c'est de fondre ensemble tous les intérêts, tous les amours-propres, tous les genres de services, tous les titres de gloire et d'illustration; c'est d'éviter les mécontentemens, les haines, les vengeances, les querelles de religion et de politique; c'est d'agir comme s'il n'y avait pas eu de révolutions en France, et de ne jamais perdre de vue que Bonaparte serait le refuge naturel et l'ame de tous les partis qui se détacheraient de la cause du Roi.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET, RUE CHRISTINE, N° 5.

179227 HF.
B4398r
Author Bellemare, Jean François (formerly Jérôme Le Franc)
Title Les Remontrances du Parterre.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU